

Paroles de cinéastes!

Numéro 42, printemps 1989

Jeune cinéma québécois

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/22419ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (imprimé)

1923-5097 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

(1989). Paroles de cinéastes! *24 images*, (42), 10–11.

PAROLES DE CINÉASTES!

Nous avons demandé à quatre cinéastes de troquer la caméra contre la plume pour parler de leur cinéma, de leur désir de cinéaste.

par **MARIE DÉCARY**

UN FILM ÇA COMMENCE QUELQUE PART dans le corps. On pourrait dire le cerveau, mais aussi ailleurs entre le genou et le nombril, ou dans le noir de la mémoire que j'imagine comme une sorte de paysage cosmique où zigzaguent des comètes orange. Je cherche un personnage. Et je sais qu'il n'y a plus rien d'autre à faire que d'écrire sans arrêter.

Je constate l'efficacité du scénario américain et son rituel consacré comme celui d'une messe, mais je cherche d'autres manières de raconter. Je crois aux allégories, à la logique des rêves. À mes yeux, il n'existe pas de véritable différence entre le documentaire et la fiction, le vrai et le faux, le rêve et la réalité. Je suis myope. Je n'aime pas les verres correcteurs. Je préfère imaginer. En profiter pour voir autre chose, autrement.

Je fais du cinéma tout en continuant de fréquenter la sculpture, la danse, la musique, le théâtre, l'écriture. J'aime par-dessus tout le cinéma comme travail de création. J'aime la création. Je ne comprends d'ailleurs pas pourquoi Dieu, s'il existe, s'est arrêté après 7 jours.

Dans quelques mois je ne serai plus une jeune cinéaste. J'ai 35 ans et quatre films... J'habite entre deux générations. Je ne fais pas partie des ligues majeures et ne connais du Ritz que les biscuits du même nom. La décennie yuppie s'achève laissant derrière elle un cinéma québécois manière industrielle, qui, dans l'ensemble, me paraît réaliste comme un régime d'épargne-retraite, esthétique comme un centre commercial, sérieux et appliqué comme un vendeur de cuisines préfabriquées, amnésique comme toujours.

S'il n'y a pas de désir intérieur, il n'y a pas d'œuvre considérable. Cette phrase que Claude Gauvreau nous a laissée a peut-être quelque chose de paralysant, mais je souhaite qu'elle soit lue comme un aide-mémoire pour les années et les films à venir. Je souhaite que le cinéma parle. Qu'il soit réellement parlant. Qu'il parle de l'essentiel. ●



Suzanne Valotaire dans *Où serez-vous le 31 décembre 1999?* de Marie Décary.

par **ARTO PARAGAMIAN**

EN 1885, LES FRÈRES LUMIÈRE PRÉSENTÈRENT LEUR PREMIER film (*L'arrivée d'un train à la gare de Ciotat*) en public. Apeuré, celui-ci eut comme réaction de fuir devant l'illusion créée par l'image d'un train qui fonçait sur lui. Pour la première fois le cinéma montrait son pouvoir. Aujourd'hui cette puissance n'est plus accidentelle; au lieu de la fuir nous croyons à son réalisme inhérent.

Les gens acceptent l'art au sens moderne, mais s'attendent à ce qu'un film soit idéologique, politique, plein de sens et «narratif». Les règles de l'art devraient s'appliquer au bon cinéma. Un bon film devrait dépasser l'idéologie et le réalisme, rester toujours personnel, fluide et ouvert à l'interprétation. Un film peut être insipide quand il essaie de faire le point sur ce que nous comprenons déjà. Le sens d'un film émerge automatiquement à travers sa composition et non pas son contenu. Alors, comment peut-on unir l'art et le réalisme inhérents au cinéma et aller plus loin? Pour ma part, l'abstraction que recèle la comédie, le mouvement, l'harmonie et le rythme sont à explorer avec enthousiasme et ne sont certainement pas idéologiques. Un bon film doit créer son propre univers. À mon avis, la comédie possède son propre univers qui, même éloigné de la réalité, demeure toujours en harmonie avec celle-ci. ●



The Fish Story de Arto Paragamian.

PHOTO: IMAGEXPRES



Luc Proulx et Geneviève Rioux dans *Le diable est une petite fille* de Claude Demers.

par CLAUDE DEMERS

IL M'EST DIFFICILE DE DÉFINIR LE GENRE de cinéma que je fais ou ferai. Mon bon ange, l'intuition, est mon seul guide en ce domaine. Ce qui est certain, c'est que je ne mettrai en scène que les sujets qui s'imposent, les films auxquels je crois. Je ne cherche pas de sujets. Ils viennent d'eux-mêmes. Au commencement, il y a une image, une impression ou quelque chose qui tient du rêve : un garçon et une fillette d'environ neuf ans partagent une cigarette dans un hangar, la nuit... Si l'image persiste et nous nourrit, Pierre Fortin et moi commençons alors à écrire. C'est le moment où l'analyse entre également en jeu. J'ai réalisé à ce jour deux courts métrages et écrit quelques scénarios. Je ne saurais par ailleurs reconstituer avec exactitude la genèse de ces histoires. «Emotion, emotion, emotion», disait Fuller (*Pierrot le fou*). C'est ensuite au public de définir le genre de cinéma qu'on fait. Par superstition

PHOTO : CLAUDE BLANCHARD

peut-être ou respect pour mon bon ange, je préfère ne pas trop rationaliser sur cet aspect de mon travail. S'il m'eut été permis cependant de répondre à la question en une ligne ou deux, j'aurais répondu ainsi, simplement : faire du cinéma avec le cinéma, ou si vous voulez, faire de la poésie avec le cinéma. Je trouve le cinéma actuel trop empreint de «bons sentiments», trop domestique, trop... sociologique. Il y manque selon moi cette part de mystère, d'irrévérence, de sacré qui m'a fait aimer le cinéma. Pour conclure, le film que je veux faire s'appelle *Le bleu du ciel*. Pour plus tard, on verra. Je fais banco et serai au rendez-vous. ●

par JEANNE CRÉPEAU

JE VOUDRAIS FAIRE DU CINÉMA. POINT. DÉJÀ, CE N'EST PAS évident. Il faut être fou pour vouloir se produire soi-même me dit Louis Laverdière de la SOGIC et il le prouve : il me parle de tous ces gens qui se sont cassé la gueule parce qu'ils ont eu cette prétention et il les nomme et ça le fait rire. Je ne suis pas de son avis mais à quoi bon, on le paye pour me convaincre de me «prendre» un producteur. Je ne le ferai pas. Il me dit que mon projet a peu de chance de «passer» à cause de cela. DÉPRIME : six mois de perdu. Qu'à cela ne tienne : Je veux faire du cinéma malgré tout. Un cinéma *fou, hybride* de toutes catégories confondues ; fiction, documentaire, expérimental... de tous genres mêlés ; policier, western, comédie, drame, action, science-fiction, amour... de toutes les techniques simples réunies ; animation, reportage, mise en scène, trucage, etc... Je veux faire un cinéma qui laisse voir ses ficelles : *transparent, jeune* comme celui d'Agnès Varda, *social* en filigrane, *indépendant* si cela se peut encore. Je veux faire un cinéma de l'urgence de raconter le plus sincèrement possible ce qui me tient à cœur, un cinéma *du plaisir* de faire ce métier malgré tout, *du risque* de se mouiller et de, même, y perdre sa chemise, un cinéma du *plus petit dénominateur commun* qui rêve de devenir plus grand commun multiple... un cinéma qui ne prétend pas présenter une réalité extraordinaire, passée ou future (grâce à la technologie), mais qui s'applique plutôt à déformer une réalité ordinaire pour que seule survive la manière de regarder et la poésie. Un cinéma qui essaie de pousser plus loin la question : est-ce que c'est du cinéma? ●



PHOTO : MANON BRIAND

Marie-Hélène Montpetit dans *Le film de Justine* de Jeanne Crépeau.